Moïse ! Moïse !

Exode 3, 1-6 et 10

> *1 Moïse faisait paître le troupeau de Jéthro, son beau-père, sacrificateur de Madian ; et il mena le troupeau derrière le désert, et vint à la montagne de Dieu, à Horeb. 2 L'ange de l'Éternel lui apparut dans une flamme de feu, au milieu d'un buisson. Moïse regarda ; et voici, le buisson était tout en feu, et le buisson ne se consumait point. 3 Moïse dit : Je veux me détourner pour voir quelle est cette grande vision, et pourquoi le buisson ne se consume point. 4 L'Éternel vit qu'il se détournait pour voir ; et Dieu l'appela du milieu du buisson, et dit : Moïse ! Moïse ! Et il répondit : Me voici ! 5 Dieu dit : N'approche pas d'ici, ôte tes souliers de tes pieds, car le lieu sur lequel tu te tiens est une terre sainte. 6 Et il ajouta : Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob. Moïse se cacha le visage, car il craignait de regarder Dieu. […] 10 Maintenant, va, je t'enverrai auprès de Pharaon, et tu feras sortir d'Égypte mon peuple, les enfants d'Israël.*

En préparant ce message, j'ai trouvé dans ce buisson ardent quelque chose que je ne cherchais pas.

Dieu appelle des hommes tout au long de la Bible, et souvent le récit prend cette forme-là, pièce par pièce, dans le même ordre. Ce passage présente l'appel de Dieu en sept temps et cet appel constitue un moule répété à travers la Bible. Un moule, ça suppose une procédure. Et si Dieu suit une procédure, alors il est prévisible, et s'il est prévisible, on peut le manœuvrer.

Alors soyons précis. Dieu n'a pas une méthode. C'est la Bible qui a une manière de raconter.

Ceux qui étudient ces textes ont décrit la forme que nous lisons ici et lui ont donné un nom[1] : le récit de vocation. Ils en ont relevé les six éléments suivants — la rencontre, la parole, l'envoi, l'objection, la réassurance, le signe — et ils les ont retrouvés chez Moïse, chez Gédéon, chez Ésaïe, chez Jérémie, chez Ézéchiel[2]. C'est une forme littéraire connue.

---

[1]Les biblistes l'appellent le « récit de vocation » (all. Berufungsbericht, angl. call narrative). La description classique de la forme est celle de Norman C. Habel, « The Form and Significance of the Call Narratives », Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft 77 (1965). Habel est un théologien luthérien, ordonné dans l'Église luthérienne évangélique d'Australie en 1955, professeur à Concordia Seminary (Saint-Louis) puis à Flinders University.

[2]Habel relève six éléments : rencontre divine, parole d'introduction, envoi, objection, réassurance, signe. Il les applique à Moïse (Ex 3,1-12), Gédéon (Jg 6,11-27), Jérémie (Jr 1,4-10), Ésaïe (Is 6) et Ézéchiel (Ez 1-3). Du côté catholique, Wolfgang Richter, Die sogenannten vorprophetischen Berufungsberichte (FRLANT 101, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1970), étudie la même

De ces six éléments, notre passage de ce matin ne contient que les trois premiers : la rencontre, la parole, l'envoi. Les trois autres — l'objection, la réassurance et le signe — arrivent aux versets 11 et 12, juste après. Autrement dit, vous allez repartir avec un appel à moitié fini. Le bureau des plaintes ouvre ses portes pendant le café tout à l'heure.

Reste que dans ces trois éléments-là, je vais en détailler sept ! Je n'ai rien découvert que des générations d'exégètes auraient laissé traîner : j'ai simplement détaillé. C'est comme une recette de cuisine. Vous pouvez écrire « faites une pâte », ou écrire « pesez la farine, cassez les œufs, mélangez ». Ça ne fait pas plus de gâteau. Ça fait plus de lignes et c'est le but de la prédication, aligner des lignes ! Ah zut, j'avais barré cette phrase de mes notes, tant pis.

En plus, sur mes sept temps, le premier ne figure dans aucune liste. Pour les spécialistes, c'est du décor. Alors méfiez-vous, parce que ce n'est pas moi qui ai les diplômes !

Reste la vraie question : pourquoi est-ce qu'il faut une forme à un récit de vocation ?

Regardez ce que ces hommes ont en commun. Tous vont se faire contester. On avait déjà dit à Moïse : qui t'a établi chef et juge sur nous ? Gédéon se présente comme le plus petit de la famille la plus pauvre. Jérémie sera traité de traître. Et Paul passera sa vie à devoir prouver qu'il est apôtre, parce qu'il n'était pas des Douze. Le récit de l'appel, c'est la réponse écrite à l'avance à l'objection « de quel droit ? ». Donc, il faut une forme au récit de vocation parce qu'elle sert de pièce d'identité.

Ce qui explique au passage pourquoi tout le monde n'y a pas droit. Abraham reçoit un « va-t'en » et rien d'autre : pas de buisson, pas d'objection, pas de signe. Amos dit lui-même : je n'étais pas prophète ni fils de prophète, j'étais bouvier, et l'Éternel m'a pris. Point final. Et Matthieu, assis à son bureau de péage, reçoit deux mots : suis-moi. Il se lève et il y va. Dieu n'est tenu par rien. La forme apparaît là où la mission sera publiquement attaquée, parce que c'est là qu'il faut un Ausweis, des papiers en français.

Et puis il y a une dernière raison à l'existence d'une forme littéraire pour ce genre de récit. S'il y a une forme qui revient, elle n'est pas la forme de Dieu. Elle est la nôtre. Mettez n'importe quel homme devant le Dieu vivant, vous

---

forme sur Ex 3-4, Jg 6 et 1 S 9-10. À noter : l'objection, la réassurance et le signe correspondent à Ex 3,11-12, qui débordent le passage lu ce matin.

obtiendrez toujours la même chose : il s'arrêtera, il aura peur, il discutera, et il demandera qui parle. Le moule, c'est l'homme[3].

Première pièce : un homme occupé ailleurs

Rappelons en quelques phrases où en est Moïse. Il a été prince d'Égypte ; à quarante ans il a tué un Égyptien qui frappait un Hébreu, et il s'est enfui au bout du monde, à Madian. Il y a épousé la fille d'un prêtre, il a eu un fils qu'il a appelé Guershom — je suis un étranger sur une terre étrangère — et il garde depuis quarante ans les moutons de son beau-père. Il a quatre-vingts ans. En Égypte, le peuple gémit sous le fouet, et à la fin du chapitre précédent Dieu a entendu, s'est souvenu, a vu, a connu. Mais personne ne sait encore que Dieu a bougé devant la souffrance de son peuple. Moïse ne le sait pas non plus. Ce matin-là, il cherche de l'herbe, et pour en trouver il est allé plus loin que d'habitude : derrière le désert, dit le texte, là où il n'y a plus rien derrière.

Voilà la première pièce du moule : le jour où Dieu lui parle, Moïse ne cherche pas Dieu. Il cherche de l'herbe. Il garde des bêtes qui ne sont pas les siennes, pour le compte de son beau-père, dans un pays qui n'est pas le sien. Il avait essayé une fois, à quarante ans, et ça s'était terminé par un mort et une fuite. Depuis, il n'a plus rien demandé. C'est là que le buisson s'allume.

Deuxième pièce : quelque chose qu'on n'a pas provoqué

L'ange de l'Éternel lui apparut dans une flamme de feu, au milieu d'un buisson. Le mot hébreu veut dire, littéralement, se fit voir. C'est Dieu qui commence. Moïse n'a rien fait pour cela ; il n'a pas prié, il n'a pas jeûné, il n'a pas allumé le feu. Un feu brûle au bord du chemin, et il ne consume pas ce qu'il brûle — c'est une anomalie, quelque chose qui ne devrait pas être là. Deuxième pièce : l'appel commence par une irruption que Moïse n'a pas demandée.

Troisième pièce : l'arrêt

Moïse dit : je veux me détourner pour voir quelle est cette grande vision, et pourquoi le buisson ne se consume point. En hébreu ce n'est pas une hésitation, c'est une décision, l'acte conscient de Moïse.

---

[3] C'est la lecture de Paul Ricœur, « Le sujet convoqué. À l'école des récits de vocation prophétique », Revue de l'Institut catholique de Paris 28 (1988), p. 83-99 : ces récits ne décrivent pas une procédure divine, ils dessinent la figure du sujet convoqué.

Et le verset 4 met les choses dans cet ordre : l'Éternel vit qu'il se détournait pour voir, et alors seulement il l'appela. Dieu a laissé brûler sans rien dire pendant deux versets. Il attendait ce mouvement.

Les rabbins se sont disputés sur la taille de ce mouvement. L'un dit que Moïse a fait trois pas. L'autre répond qu'il n'a pas bougé les pieds du tout, qu'il a seulement tourné le cou. Et Dieu dit : puisque tu t'es donné la peine de regarder, je me révélerai à toi. Ils ont cherché la plus petite quantité de détournement qui puisse suffire pour contenter Dieu, et ils se sont arrêtés sur un cou qui tourne.

Et cette dispute me fait rire. Deux érudits ont passé leur vie entière dans le texte, et les voilà à marchander des centimètres. Trois pas. Non, pas trois pas : un cou. Ils cherchaient la plus petite quantité d'homme qui puisse suffire à en faire le choix de Dieu, et ils ont fini par la trouver — elle tient dans une vertèbre cervicale.

Derrière ce marchandage, il y a une vraie question : est-ce que Moïse est choisi, ou est-ce que Moïse choisit ? Élection ou choix ?

Du côté de Dieu : le feu, ce n'est pas Moïse qui l'a allumé. Et la date, ce n'est pas lui non plus qui l'a choisie : en Genèse 15, des siècles avant sa naissance, Dieu avait annoncé à Abraham que ses descendants seraient esclaves quatre cents ans dans un pays étranger, puis qu'ils en sortiraient. Quand Moïse arrive devant le buisson, ce délai touche à sa fin. Le rendez-vous était pris avant qu'il existe. Donc élection.

Du côté de Moïse, il y a un cou qui tourne. C'est minuscule, mais le verset 4 dit que Dieu l'attend : il vit que Moïse se détournait, et alors seulement il l'appela. Et dans la suite du chapitre, Moïse discute. Cinq fois il objecte — qui suis-je, ils ne me croiront pas, je ne sais pas parler — et cinq fois Dieu lui répond. À la cinquième, Moïse dit : envoie quelqu'un d'autre, et au verset 14 du chapitre 4, Dieu se met en colère. On ne répond pas cinq fois à une marionnette, et on ne se met pas en colère contre elle.

Le texte tient donc les deux. Si tout est élection, les cinq objections deviennent du théâtre et la colère du verset 14 n'a pas de sens. Si tout est choix, le buisson et Genèse 15 deviennent du décor.

Troisième pièce : l'appel vient après l'arrêt. Et l'arrêt peut être très petit. Celui qui est appelé se donne la peine de changer quelque chose dans son comportement.

Quatrième pièce : le nom, deux fois

Dieu l'appela du milieu du buisson, et dit : Moïse ! Moïse ! Le nom, doublé. C'est une signature.

Abraham ! Abraham ! (Gn 22,11), quand le couteau est déjà levé. Jacob ! Jacob ! (Gn 46,2), dans une vision de nuit, suivi de « ne crains point ». Samuel ! Samuel ! (1 S 3,10), dans le temple, à un enfant qui s'est déjà levé trois fois. Saul ! Saul ! (Ac 9,4). Et de la bouche de Jésus : Marthe, Marthe (Lc 10,41). Simon, Simon (Lc 22,31). Jérusalem, Jérusalem (Mt 23,37).

Regardez ce qui se passe juste avant, à chaque fois. Un couteau est levé. Un enfant se lève pour la quatrième fois. Un homme marche sur Damas avec des lettres d'arrestation. Marthe s'agite, Simon va renier, Jérusalem refuse. Le nom doublé tombe toujours sur quelqu'un qui est déjà en train de faire quelque chose. L'appel et le doublement, c'est un coup de frein à main.

Pourtant, pour Moïse c'est différent. L'Éternel vit qu'il se détournait pour voir, et Dieu l'appela. Moïse était déjà en train de venir. Il avait quitté son chemin, il marchait vers le buisson. Son attention était acquise : ce n'était donc pas pour l'attirer.

Alors pourquoi le doublement chez Moïse ? Lisez le verset suivant, la réponse est collée à la question. N'approche pas d'ici, ôte tes souliers de tes pieds. Ce n'était pas son attention qu'il fallait arrêter. C'étaient ses pieds.

Et c'est très exactement le cas d'Abraham. Lui aussi était en mouvement, lui aussi allait faire quelque chose d'irréversible, et c'est son nom dit deux fois qui a arrêté sa main. Ici, c'est un nom dit deux fois qui arrête des pieds. Pourquoi fallait-il arrêter ses pieds ? Réponse dans une autre prédication.

Quatrième pièce : le nom prononcé deux fois. Et c'est le nom qu'il a, celui du palais, celui sous lequel il a tué et fui. Dieu n'en cherche pas un plus présentable.

Cinquième pièce : la réponse, puis la peur

Et il répondit : me voici.

Arrêtons-nous sur ces deux mots, parce qu'en hébreu c'en est un seul : hinneni. Et il ne veut pas dire ce qu'on croit. Ce n'est pas une indication de position — Dieu sait très bien où est Moïse, il vient de le regarder se

détourner. Hinneni veut dire : je suis là pour toi, je t'écoute, disposez de moi.

C'est le mot des appelés. Abraham le dit sur la montagne, trois fois. Jacob le dit dans sa vision de nuit. Samuel le dit dans le temple. Ésaïe le dira : me voici, envoie-moi. Ananias le dira à Damas. À chaque fois la même réponse — et à chaque fois donnée avant que la demande soit formulée.

Parce que regardez le moment. Moïse ne sait rien. Il ne sait pas qui parle, il ne sait pas ce qu'on va lui demander, il ne sait pas qu'il sera question de l'Égypte, de Pharaon, d'un peuple à faire sortir. Il dit me voici à une voix dans un buisson. C'est une signature au bas d'une page blanche.

Et c'est seulement après qu'il apprend à qui il vient de dire oui : je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob. Alors Moïse se cacha le visage, car il craignait de regarder Dieu.

Notez ce geste, parce que personne ne le lui a demandé. Dieu lui a dit de ne pas approcher. Il lui a dit d'ôter ses souliers. Il ne lui a jamais dit de ne pas regarder. C'est Moïse qui ajoute cette distance-là, tout seul, en comprenant devant qui il se tient.

Et il n'est pas le seul. Ésaïe dira : malheur à moi, je suis perdu. Pierre dira : éloigne-toi de moi, je suis un homme pécheur. Chaque fois, la peur arrive en même temps que la compréhension. Et chaque fois, l'appel n'est pas retiré. Dieu ne dit jamais : ah, tu as peur, laisse tomber.

Cinquième pièce : le oui vient avant la peur. S'il venait après, personne ne dirait oui.

Sixième pièce : Dieu dit qui il est

Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob.

Dieu ne dit pas : je suis le Créateur. Il ne dit pas : je suis le Tout-Puissant — et pourtant c'est sous ce nom-là qu'il s'était fait connaître aux patriarches, et il ne le prend pas. Aucune définition, aucune majesté, mais quatre noms d'hommes.

En plus, difficile de mettre ce nom-là sur un passeport. Pour faire plus court, il aurait pu dire « le Dieu de tes pères », au lieu de : le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob. Quatre fois « le Dieu de ». Il n'est pas le Dieu d'un groupe. Il est le Dieu de chacun, séparément, nommément.

Et puis il y a le premier de la liste : le Dieu de ton père. Au singulier. Souvenez-vous de qui est le père de Moïse dans ce récit. Il apparaît au premier verset du chapitre 2 — un homme de la maison de Lévi — et il disparaît aussitôt. Il ne cache pas l'enfant, il ne fabrique pas la caisse, il ne parle pas à la princesse. Moïse a eu deux mères et, pour ainsi dire, pas de père. Et la première chose que Dieu dit de lui-même lui en rend un.

Enfin, regardez les trois noms. Abraham a menti deux fois sur sa femme. Isaac a fait exactement la même chose, et il a préféré un de ses fils. Jacob a volé la bénédiction de son frère. Ce sont ces trois-là que Dieu met dans son propre nom — et douze versets plus loin il ajoutera : voilà mon nom pour l'éternité.

Et il y a une suite à cette liste, que personne n'a vue venir pendant quatorze siècles.

Un jour, des sadducéens viennent tendre un piège à Jésus. Les sadducéens ne croient pas à la résurrection : pour eux, un mort est mort, et ils lui servent un cas d'école pour s'en moquer. Et pour leur répondre, Jésus choisit un texte. Il choisit notre verset. Il leur dit : n'avez-vous pas lu, dans le livre de Moïse, à propos du buisson, ce que Dieu lui dit — je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob ? Or Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants.

Vous saisissez l'argument ? Quand Dieu parle dans ce buisson, Abraham est mort depuis des siècles. Et Dieu ne dit pas : j'étais son Dieu. Il dit : je suis. On n'est pas le Dieu d'un cadavre.

Autrement dit, Jésus a prêché sur ce buisson et ce qu'il y a trouvé, ce n'est pas une leçon de vocabulaire. C'est la résurrection.

Sixième pièce : quand Dieu met ton nom dans le sien, la mort n'y change rien. Est-ce que le Seigneur est ton Dieu ? Je n'ai pas entendu de réponse ?

Septième pièce : va

« Maintenant, va, je t'enverrai auprès de Pharaon, et tu feras sortir d'Égypte mon peuple, les enfants d'Israël. »

Arrêtons-nous sur le premier mot : maintenant. Il y a quarante ans, Moïse avait cru que c'était le moment. Il avait regardé à droite et à gauche, il avait frappé, et ce n'était pas le moment. Le voilà à quatre-vingts ans, à l'âge où plus personne ne commence quoi que ce soit, et c'est maintenant. Il n'y a pas d'horloge pour l'appel et la vocation.

Et ensuite, il dit : tu feras sortir mon peuple. Pas ton peuple, pas tes frères : les miens. Le travail est donné à l'homme, les gens restent à Dieu. Moïse ne sera jamais propriétaire de ce qu'on lui confie.

Je vous l'avais déjà dit en prêchant sur Élie à Sarepta. Au conseil d'église, il y a longtemps que nous l'avons compris : on nous confie un travail, jamais une propriété. Cette église est la nôtre, non parce qu'elle nous appartient, mais parce que nous lui appartenons.

Reste la disproportion entre l'homme et la mission. Un berger de quatre-vingts ans, sans fonction, sans titre, avec un homicide au dossier, et qui dira lui-même au chapitre suivant qu'il a la bouche et la langue embarrassées. Envoyé négocier avec l'homme le plus puissant de la terre la libération d'un peuple entier.

Mais ce n'est pas une exception, c'est la règle. Gédéon répondra qu'il est le plus petit de la famille la plus pauvre. Jérémie répondra qu'il ne sait pas parler, qu'il n'est qu'un enfant. Ésaïe répondra qu'il a les lèvres impures. Et le persécuteur de Damas finira par porter devant les nations le nom qu'il voulait effacer.

Dans chacun de ces cas, l'homme dit à Dieu qu'il n'est pas à la hauteur. Et dans chacun de ces cas Dieu ne le contredit jamais. Il ne répond pas : mais si, tu es capable. Il répond autre chose : je serai avec toi. À Moïse, à Gédéon, à Jérémie, exactement la même phrase.

Septième pièce : Dieu n'envoie jamais quelqu'un qui soit de taille.

Voilà le moule. Un homme occupé ailleurs ; une irruption qu'il n'a pas provoquée ; un arrêt ; le nom, deux fois ; la réponse et la peur ; Dieu qui dit qui il est ; l'envoi. Maintenant que nous avons les sept éléments de cette histoire, nous allons y verser celle de quelqu'un d'autre.

La route de Damas

Un homme est en route. Il s'appelle Saul, et il est occupé — très occupé — à autre chose qu'à chercher Jésus : il va à Damas avec des lettres du grand prêtre pour arrêter ceux qui croient en Jésus. Première pièce : un homme occupé ailleurs, et l'on peut difficilement être plus ailleurs.

Comme il était en chemin, et qu'il approchait de Damas, tout à coup une lumière venant du ciel resplendit autour de lui (Ac 9,3). Il n'a rien demandé, rien provoqué, rien allumé. Une lumière à midi, sur son chemin. Deuxième pièce : c'est le buisson ardent de Saul.

Il tomba par terre. Voilà l'arrêt — plus brutal que celui de Moïse, mais c'est le même. L'homme qui allait quelque part ne va plus nulle part. Troisième pièce.

Et il entendit une voix qui lui disait : Saul, Saul. Le nom, deux fois. Le nom qu'il porte, son nom hébreu, celui de sa famille et de son histoire — Dieu ne lui en donne pas un autre ce jour-là. Quatrième pièce.

Il dit : qui es-tu, Seigneur ? Remarquez qu'il dit Seigneur avant même de savoir à qui il parle : il a très bien compris ce qui venait de lui tomber dessus. C'est son me voici à lui, posé sous forme de question. Et la peur : ses compagnons sont muets d'effroi, et lui, quand il se relève, a les yeux ouverts et ne voit rien. Il restera trois jours sans voir. Moïse s'était caché le visage ; Saul a le visage découvert et ne voit plus. Cinquième pièce.

Puis la voix dit qui elle est : je suis Jésus que tu persécutes. Sixième pièce — et c'est ici, dans cette pièce-là seulement, que quelque chose a changé dans le moule. Au buisson, Dieu s'était présenté par les pères : je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob — des hommes morts depuis des siècles, une histoire. Sur la route de Damas, Dieu se présente par des vivants : je suis Jésus que tu persécutes. Il ne se nomme plus par ceux dont il a été le Dieu ; il se nomme par ceux qu'on fait souffrir aujourd'hui. Il s'identifie à son peuple à ce point qu'on ne peut plus frapper l'un sans frapper l'autre. Ce que vous faites au plus petit, c'est à moi que vous le faites — Saul l'apprend sur une route, par terre, aveugle.

Et enfin : lève-toi, entre dans la ville, et on te dira ce que tu dois faire. L'envoi. Septième pièce. Et démesuré, comme toujours : ce persécuteur sera l'homme qui portera le nom de Jésus devant les nations, et il le sait si bien qu'il racontera sa propre vocation avec les mots des prophètes — celui qui m'a appelé par sa grâce, écrira-t-il aux Galates, avec la phrase même d'Ésaïe et de Jérémie.

Aujourd'hui

Le moule n'a pas changé. Tu es occupé ailleurs, et c'est normal : Moïse l'était aussi. Tu n'as pas à allumer le feu, ce n'est pas ton travail. Ton nom, Dieu le connaît déjà, et il ne t'en demande pas un plus présentable. Tu as le droit d'avoir peur quand tu comprendras. Et tu seras envoyé plus loin que tu ne peux aller. De tout cela, un seul geste dépend de toi, et il tient dans une vertèbre : tourner la tête quand quelque chose brûle au bord de ton chemin.

Une seule chose a changé depuis le buisson, et c’est la sixième pièce. Celui qui t’appelle ne se nomme plus seulement par une histoire ancienne. Il se nomme par des visages que tu connais — ceux que tu as blessés, ceux que tu as négligés, ceux qui souffrent à côté de toi. Je suis Jésus que tu persécutes. Le Dieu du buisson a un corps, et ce corps, c’est son peuple.